



HAL
open science

Qui sont les “ têtes pensantes ” dans l’Uruguay contemporain ? Culture et intellectuels face au gouvernement de gauche

Florencia Dansilio

► To cite this version:

Florencia Dansilio. Qui sont les “ têtes pensantes ” dans l’Uruguay contemporain ? Culture et intellectuels face au gouvernement de gauche. Cahiers des Amériques Latines, 2014, L’Uruguay de José Mujica, 77, pp.87-116. 10.4000/cal.3450 . halshs-01380095

HAL Id: halshs-01380095

<https://shs.hal.science/halshs-01380095v1>

Submitted on 12 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Qui sont les « têtes pensantes » dans l'Uruguay contemporain ? Culture et intellectuels face au gouvernement de gauche

Who are the greatest minds in contemporary Uruguay? Culture and intellectuals in front of a leftist government

¿Quiénes son las cabezas pensantes en el Uruguay contemporáneo? Cultura e intelectuales frente a un gobierno de izquierda

Florencia Dansilio



Édition électronique

URL : <http://cal.revues.org/3450>

DOI : 10.4000/cal.3450

ISSN : 2268-4247

Éditeur

Institut des hautes études de l'Amérique latine

Édition imprimée

Date de publication : 20 octobre 2014

Pagination : 87-116

ISBN : 196 p. - EAN 3303332400775

ISSN : 1141-7161

Référence électronique

Florencia Dansilio, « Qui sont les « têtes pensantes » dans l'Uruguay contemporain ? Culture et intellectuels face au gouvernement de gauche », *Cahiers des Amériques latines* [En ligne], 77 | 2014, mis en ligne le 20 octobre 2014, consulté le 12 octobre 2016. URL : <http://cal.revues.org/3450> ; DOI : 10.4000/cal.3450

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

© Cahiers des Amériques latines

Florencia Dansilio*

*Cet article a été traduit et corrigé avec la collaboration
de Amina Bouri, Victoria Cozzo et Pauline Guillaume.*

Qui sont les « têtes pensantes » dans l'Uruguay contemporain ? Les vicissitudes des intellectuels face au gouvernement de gauche

« [...] la batalla de las ideas es incierta y confusa como todas las batallas. No responde a perfectas articulaciones mentales como podría pretenderse dada su naturaleza sino que se va haciendo sobre la marcha como se hace prácticamente todo en la vida: avanza por repentinas intuiciones, se aclara y consolida con la lección de los hechos, erra y zigzaguea en la maraña histórica, golpea chambonamente y de pronto, en el centro mismo de la confusión, acierta plenamente »
[Rama, 1985, p. 220].

« Les producteurs culturels détiennent un pouvoir spécifique, le pouvoir proprement symbolique de faire voir et de faire croire, de porter au jour, à l'état explicite, objectif, des expériences plus ou moins confuses, floues, informulées, voire informulables, du monde naturel et du monde social, et par-là, de les faire exister »
[Bourdieu, 1987, p. 174].

* Centre de recherche et documentation des Amériques, université Sorbonne Nouvelle - Paris 3.

Intellectuels au service de l'État ou intellectuels au service de la critique ?

Dans l'Argentine kirchneriste, la formation du groupe *Carta Abierta* et son impact dans les médias a ravivé la réflexion normative sur ce que les intellectuels doivent faire dans la société ainsi que la question sociologique : quel est concrètement leur rôle dans l'actualité¹ ? Dans l'Uruguay du *Frente Amplio*, le débat est mis à l'ordre du jour par le parti du gouvernement mais vu sous un angle différent. Le 29 avril 2009, peu après sa prise de fonction à la présidence, José Mujica prononce un discours qu'il adresse aux intellectuels. Pour cela, il fait appel aux représentants des différentes disciplines universitaires, ainsi qu'à des figures de tous les domaines de la culture nationale, parmi lesquels se trouvent la littérature, la musique, le théâtre, et le carnaval. À cette occasion, il demande à la communauté de pratiquer un « idéalisme au service de l'État » et notamment d'élaborer des traductions pratiques et productives de ces idées. L'Uruguay a besoin de « têtes pensantes tous azimuts, des têtes pensantes à *en jeter en l'air* », a alors affirmé le président Mujica².

La mission des intellectuels dans le projet politique de Mujica sera celle de servir l'État au profit du peuple, en promouvant une distribution équitable du capital culturel dont ils disposent pour ainsi éviter que celui-ci soit le privilège d'une élite. Pour le président uruguayen, l'intelligence d'un pays n'est pas représentée par un groupe réduit, mais par une intelligence démocratisée ; ce n'est pas celle « enfermée dans les laboratoires et les universités », mais celle « qui parcourt les rues »³. Le discours en question a eu des répercussions plutôt positives, au

1. Nous ne nous attarderons pas ici sur le cas argentin. Celui-ci s'avère cependant essentiel à la compréhension du débat présent en Uruguay au cours des dernières années. Le groupe *Carta Abierta* – Lettre ouverte – qui rassemble plus de 700 intellectuels – chercheurs, écrivains, acteurs et groupes intellectuels sympathisants du parti au pouvoir – a été créé en 2008 en soutien au gouvernement de Kirchner. C'était pendant le deuxième mandat kirchneriste (commencé en 2007 avec l'élection de Cristina Kirchner) et dans un contexte de conflit avec les propriétaires terriens connu comme « conflit avec la campagne ». Le groupe avait été lancé à l'origine par le philosophe Nicolás Casullo et il a eu parmi ses membres des penseurs tels que Horacio Verbitsky, Ricardo Forster, Jaime Sorín et Horacio González, directeur de la Bibliothèque nationale. Outre les péripéties du groupe, il est intéressant d'observer les répercussions que celui-ci a eues sur le milieu intellectuel : les critiques de Beatriz Sarlo et la constitution du groupe « Le club politique argentin » dirigé par le politologue Vicente Palermo, pour ne citer que deux exemples. Pour plus d'information : [Pavón, 2013a] et [Pavón, 2013b].
2. « *El Uruguay necesita cabezas pensantes a troche y moche, cabezas pensantes pa'tirar pa'arriba* », José Mujica, discours prononcé au Parlement le 29 avril 2009.
3. « Ce n'est pas celle qui est enfermée dans les laboratoires et les universités, mais celle qui parcourt les rues. C'est l'intelligence qui sert à semer la terre, à tourner, à conduire des engins ou encore à programmer un ordinateur. C'est la même intelligence qui est employée pour cuisiner ou pour bien accueillir un touriste. Certains ont peut-être plus de marches à monter que d'autres, mais c'est le même escalier. Pour toutes les activités on a besoin du même regard curieux, avide de connaissance et, surtout, non conformiste », José Mujica, discours prononcé au Parlement le 29 avril 2009.



milieu de l'enthousiasme après la très récente victoire électorale : un président considérait enfin les intellectuels en tant qu'acteurs sociaux et interlocuteurs légitimes, en même temps qu'il élargissait les limites de ce groupe en incluant d'autres secteurs historiquement exclus de cette catégorie⁴.

Trois ans plus tard, le 8 novembre 2013, le président adresse un nouveau discours aux intellectuels uruguayens par le biais de son émission radiophonique. Or cette fois-ci, ses paroles provoquent une vive polémique entre les intellectuels de gauche. Pendant cette allocution, le président répète et réaffirme sa thèse – prononcée lors de son premier discours – sur la nécessité d'une intelligence non confinée qui s'engage avec le peuple et avec un projet politique de gauche. Mais à présent, il critique vivement les représentants de l'intellectualité nationale, ceux qui à son avis, ont préféré le « criticisme cinglant » à « l'engagement populaire »⁵. Déçu de l'échec de son projet pour une « distribution sociale de l'intelligence », le président n'a pas hésité à attaquer ceux qui exercent le métier de critique pour défendre leurs propres intérêts. D'après Mujica, au-delà de leur orientation politique, ces intellectuels « composent la classe des intellectuels de service qui vivent de la critique : c'est ça leur métier et leur seul horizon ». Il ajoute qu'ils ne servent qu'à « divertir en faisant le jeu du système capitaliste qu'ils critiquent, parfois »⁶.

Ces remarques suscitent de nombreuses réactions dans la presse écrite qui semble avoir eu recours à trois arguments pour contredire les propos du président. Certains considèrent contradictoire que les intellectuels aient reçu une claque du gouvernement du *Frente Amplio*, censé être le bastion politique des idées et de la critique. D'autres accusent Mujica d'exercer une sorte d'*ethos caudillista*⁷, avec une part de moralisme social quasi religieux, qui le rapprocherait plus des leaders politiques du premier gouvernement de José Batlle y Ordoñez⁸ que de l'avant-garde intellectuelle de gauche des années 1960. En ce sens, la journaliste Soledad Platero écrit : « Mujica a réussi à déplacer la politique de la scène principale pour

4. « Il a tout de suite comparé l'intelligence d'un scientifique nucléaire avec celle d'un agriculteur et il a célébré le non-conformisme qui mène à la quête d'autre chose, à la non-conformité. Était-ce le discours d'un homme politique ou d'un philosophe ? J'admets qu'à certains moments, j'avais l'impression d'être dans la Grèce Antique, à l'Agora, où les philosophes discutaient pendant des heures avec les citoyens », Cristina Peri Rossi, « *De tupamaro a filósofo* », Barcelone, avril 2010.

5. Discours du président José Mujica le 8 novembre 2013, transmis par M24, version audio complète téléchargeable sur : <http://www.presidencia.gub.uy/sala-de-medios/audios/audicion-11-08-2013>.

6. Discours du président José Mujica le 8 novembre 2013, transmis par M24, version audio complète téléchargeable sur : <http://www.presidencia.gub.uy/sala-de-medios/audios/audicion-11-08-2013>.

7. *Caudillista* vient de *caudillo*, mot utilisé pour désigner des leaders politiques détenant un fort pouvoir local, basé sur une légitimité de type charismatique et la possibilité de trouver des médiateurs entre les ressources de l'État et les demandes de leur clientèle.

8. José Batlle y Ordoñez fut président de l'Uruguay au cours des deux périodes suivantes : 1903-1907 et 1911-1915 pour le *Partido Colorado*, fondateur de la doctrine appelé *Batllismo* qui constitue une clé pour comprendre le rôle fort, interventionniste de l'État uruguayen.

jouer le jeu de la bonhomie, la morale et la conduite individuelle. [...] Tout discours critique sera reçu comme une bagatelle frivole chargée d'intérêts illégitimes»⁹. Enfin, ce qui surprend c'est que dans un contexte autre, on renouvelle des anciennes accusations envers les intellectuels sur les rapports prétendument élitistes qu'ils entretiendraient avec le peuple. D'après l'historien Aldo Marchesi, cette digression présidentielle crée un antagonisme fallacieux entre les intellectuels et le peuple¹⁰.

Dans une perspective sociologique, il est essentiel de se demander qui sont ces intellectuels auxquels le président de l'Uruguay adresse son discours au Parlement et sur lesquels il lance de vives critiques à la fin de son mandat? Ces «têtes pensantes» auxquelles le président fait référence ne correspondent plus aux «docteurs» de l'aristocratie qui se trouvaient au début du xx^e siècle au cœur des tensions avec la classe politique. Elles ne correspondent pas non plus à ce que la théorie marxiste définirait comme une classe dominante. Ses caractéristiques sont bien différentes : ce sont pour la plupart des professionnels universitaires, ils n'occupent généralement pas de postes du pouvoir ; ils travaillent dans la fonction publique et le plus grand nombre milite ou sympathise avec la gauche. C'est pour cela que Marchesi critique durement les accusations de Mujica en affirmant qu'elles manquent de fondement tout en empêchant de voir le véritable antagonisme de classe dans l'Uruguay contemporain : celui entre la plupart des citoyens et les propriétaires des moyens de production, dont une grande partie correspond à des grandes entreprises étrangères. «Il paraît beaucoup plus simple de cracher son venin sur ceux qui n'ont pas de pouvoir que sur ceux qui en ont», c'est ainsi que l'historien conclut sa réponse publiée dans le journal *La Diaria*¹¹.

Le débat qui apparaît entre le président et les intellectuels nous permet de réfléchir sur la validité actuelle de la catégorie d'intellectuel dans l'Uruguay contemporain. Grâce aux arguments des uns et des autres, on peut constater une réapparition d'anciennes oppositions entre la classe politique et les intellectuels. Cette confrontation soulève la question de l'existence actuelle d'une génération d'intellectuels, telle qu'elle a existé dans le passé. Dans le cas où elle existerait, il faudrait s'interroger sur le rôle qu'elle aurait dans la société uruguayenne en général et dans le projet politique de gauche en particulier. En accord avec Carlos Altamirano, l'un des défis sera de trouver la manière dont cette problématique

9. Soledad Platero, publié dans *Caras y Caretas* le 18 novembre 2013.

10. Aldo Marchesi, «Mujica, el intelectual», *La Diaria*, 12 novembre 2013.

11. Aldo Marchesi, «Mujica, el intelectual», *La Diaria*, 12 novembre 2013. Cette conclusion doit être comprise dans un contexte de conflit au cours duquel il est reproché au gouvernement sa bienveillance à l'égard des investisseurs étrangers, en particulier avec ceux de l'exploitation minière à ciel ouvert et ceux des grandes plantations de soja. Elle fait référence aux entreprises multinationales ayant eu le pouvoir de pression suffisant pour s'installer dans le pays et y exploiter ses ressources naturelles.



pourrait être traitée sous un angle sociologique, sans tomber dans des catégorisations uniquement attachées à des aspects économiques de la division de classes sociales [Altamirano, 2006].

Dans ce but, nous définirons dans une première partie les groupes sociaux qui ont été porteurs de la catégorie des intellectuels dans l'histoire de l'Uruguay. Nous identifierons les tensions principales qui existent entre ces derniers et la classe politique afin de situer la polémique actuelle dans un contexte de confrontations de longue date au sein de la culture politique uruguayenne. La deuxième partie ira plus loin dans l'analyse des arguments du débat actuel entre Mujica et les intellectuels. Pour cela, nous nous appuyerons sur la notion de *New Class* proposée par Alvin W. Gouldner de façon à comprendre le rôle ambigu des intellectuels dans les sociétés capitalistes contemporaines. Enfin, nous tenterons d'identifier qui sont les intellectuels dans l'actualité uruguayenne et quelles sont leurs caractéristiques. Il s'agira de tracer une première ébauche de l'intellectualité nationale afin d'établir un agenda de travail pour de futures recherches.

Gouverner ou critiquer : une dichotomie d'origine

La catégorie d'intellectuel, ou des intellectuels au pluriel, éveille des soupçons, des confusions et même des quiproquos à chaque fois qu'elle apparaît dans le débat régional. Carlos Altamirano affirme que l'emploi de cette catégorie en Amérique latine présente un double enjeu épistémologique : il s'agit, d'une part, de dépasser son origine européenne, et d'autre part, sa condition élitiste [2006 ; 2013]. En Uruguay, la discussion n'est pas exclue de ce double enjeu qui a consolidé des tensions historiques entre les intellectuels et la classe politique. « Il semblerait que nous, les Uruguayens, ayons été moins capables de comprendre les mérites de nos docteurs que ceux de nos *caudillos* [...] Les *caudillos* ont forgé la patrie, tandis que les docteurs, qui en réalité ne comprenaient pas grand-chose, rêvaient de l'Europe », [Garcé, 2000].

Au-delà des différentes définitions attribuées au mot « intellectuel » tout au long de l'histoire de l'Uruguay, son utilisation semble traversée par une opposition entre les « idées » et le « pouvoir », entre celui qui « pense » et critique et celui qui « fait » et dirige. Cette dichotomie se traduit par une défiance mutuelle et historique entre les deux groupes. La classe politique a accusé les intellectuels de reproduire un élitisme éclairé et une critique stérile. En retour, les intellectuels ont pointé du doigt la classe politique pour avoir trahi les principes de base de la démocratie en se concentrant uniquement sur l'amélioration du fonctionnement de la machine électorale. Héctor Pavón établit une opposition entre la fonction des détenteurs du pouvoir et la fonction des intellectuels. Il considère que ces derniers sont à même de choisir, soit le chemin de la collaboration, soit celui de la pensée critique. Il affirme que « les rapports, à intensités différentes, n'entrent en

crise qu'aussitôt qu'un intellectuel dépasse sa fonction et prononce une critique envers les politiques dont il est proche » [Pavón, 2013b]. Or, si l'on observe les différents moments de la vie politique en Uruguay, il est possible de constater de nombreuses périodes de collaboration entre les intellectuels et le pouvoir politique. Cela met en évidence, d'une part, le caractère invraisemblable d'une telle opposition entre ces deux secteurs. D'autre part, cela montre que, malgré les catégorisations historiquement suivies par les théories marxistes classiques, il s'avère très difficile d'associer ces groupes à une classe sociale déterminée.

Il est indéniable que l'emploi de la notion d'intellectuel représentait encore, lors de ses premières occurrences, un autre exemple d'échanges culturels entre l'Amérique du Sud et la France¹². Les échos de l'affaire Dreyfus¹³ se sont rapidement répandus dans la région du Río de la Plata. Ce terme acquiert néanmoins un caractère original en fusionnant avec d'autres notions déjà présentes sur le continent depuis les indépendances. L'écrivain uruguayen José Enrique Rodó utilisait déjà le mot « intellectuel » dans son essai *Ariel* pour s'adresser à ses potentiels lecteurs : « Vous trouverez dans cet essai une sorte de manifeste destiné à la jeunesse de notre Amérique [...] J'aimerais que mon ouvrage soit le point de départ d'une campagne de propagande qui se propagerait parmi les intellectuels d'Amérique », [Stabb, 1969, p. 61] Ces jeunes intellectuels d'Amérique latine des débuts du xx^e siècle étaient pour la plupart des enfants illustres d'une puissante aristocratie. Ils étaient étudiants ou des professionnels éloignés des métiers de la politique mais avec une légitimité suffisante pour donner leur avis sur les affaires de l'État.

D'après Adolfo Garcé [2000], il est désormais possible de distinguer trois périodes dans l'histoire des rapports entre les intellectuels et le pouvoir politique en Uruguay. Durant la première étape, issue d'une période connue comme période « civilisatrice », c'est la figure du « *doctor* » – docteur – qui correspond le mieux à la fonction de l'intellectuel. Ces docteurs ont pratiqué un idéalisme d'inspiration européenne dans le but de « civiliser la barbarie *criolla* » à partir d'un modèle importé. La confrontation apparente entre la politique et les idées en Amérique latine trouve son origine dans la confrontation entre les *caudillos* – ceux qui avaient le contrôle du vrai pouvoir politique – et les *doctores* – ceux qui faisaient partie d'une classe cultivée qui prônaient la réduction du pouvoir des *caudillos*, tout en se tenant à l'écart de la politique. Parmi les effets de cette période, nous pouvons souligner la mise en place des fondements de l'État moderne, de la loi et des droits individuels.

12. Pour aller plus loin en ce qui concerne le sujet des échanges culturels entre l'Europe et l'Amérique latine, voir : Olivier Compagnon, « L'Euro-Amérique en question. Comment penser les échanges culturels entre l'Europe et l'Amérique latine », *Nuevo Mundo, Mundos Nuevos* [En ligne], Débats, mis en ligne le 03 février 2009, consulté le 01/09/2014.

13. Cela fait directement référence à l'affaire Dreyfus et à la déclaration d'Émile Zola dans sa défense intitulée « J'accuse », publiée dans le journal *L'Aurore* en 1898. Pour aller plus loin voir Jean-François Sirinelli, *Intellectuels et passions françaises*, Paris, Fayard, 1990.



QUI SONT LES « TÊTES PENSANTES » DANS L'URUGUAY CONTEMPORAIN ?
CULTURE ET INTELLECTUELS FACE AU GOUVERNEMENT DE GAUCHE

La deuxième étape de l'histoire intellectuelle de l'Uruguay se définit par l'influence du positivisme et des mouvements modernisateurs. Cette période est également caractérisée par la coopération entre la classe politique et les intellectuels. Ces derniers, désormais investis dans un rôle de techniciens, ont contribué à la justification, au contenu et à la mise en œuvre de nombreuses politiques menées pendant le gouvernement de José Batlle y Ordoñez [Ardao, 1950]. Selon Angel Rama, il existe à cette époque une dissidence naissante, dans ce qu'il a appelé « la ville lettrée », marquée par une remise en question de la condition élitiste du rôle de l'intellectuel. José Pedro Varela, l'un des principaux représentants de ce groupe dissident, est le responsable de la plus importante réforme de l'éducation de l'histoire du pays, à savoir celle qui a déclaré la laïcité, la gratuité et l'enseignement primaire obligatoire [Rama, 1998]. D'après l'auteur, suite à l'ouverture de l'éducation et de la culture aux classes moyennes, le monde des intellectuels connaît trois changements fondamentaux : l'incorporation progressive des disciplines sociales à l'université, l'autodidactisme et la professionnalisation.

La troisième étape aurait lieu entre les années 1933 et 1989. C'est à cette époque que l'on assiste à l'émergence et au développement d'une « conscience critique » [Garcé, 2000]. Durant la première partie de cette période, du moins jusqu'au début de la dictature militaire en 1973, on constate la consolidation d'une intelligentsia de gauche, caractérisée par la figure du « penseur critique », qui bouleverse la pratique de l'intellectuel et son lien avec la politique. L'un des principaux changements dans le rôle de l'intellectuel pendant cette période, c'est la transformation de la production d'*idées* – élément qui définit les penseurs modernes, proclamés « hommes d'idées » – en production de *critique*, dont l'objectif principal est la désarticulation des mythes, récits et discours installés comme des évidences par les projets de construction de la Nation et d'une culture nationale.

L'origine sociale d'une classe moyenne cultivée, et son lien social avec les classes populaires, subit également des changements : on passe d'une élite aristocratique en quête de modernité à la gestation d'une « génération critique ». Si celle-ci trouve son origine dans la petite bourgeoisie urbaine, elle suit les tendances des mouvements de gauche de la région et cherche à créer des alliances avec les classes populaires [Rama, 1985]. Cette « génération critique » – laquelle, selon Angel Rama, présente deux étapes, celle de 1945 et celle des années 1960 – a non seulement contribué à un enrichissement intellectuel, mais aussi aux nouvelles résolutions cherchant à relever les défis de la prise du pouvoir politique. Les différents partis politiques de gauche, tels que le Parti socialiste (PS) ou le Parti communiste de l'Uruguay (PCU) se sont rassemblés à partir de 1971 dans la coalition de gauche *Frente Amplio* (FA). Le FA pratiquait une politique critique au service du peuple. En revanche, le Mouvement de libération nationale (MLN), dont Mujica était l'un des leaders jusqu'à son emprisonnement en 1973, était la version radicalisée du pragmatisme des idées politiques. De même, le MLN

reniait l'intelligentsia de gauche de l'époque ainsi que la persistance d'un comportement élitiste qui gênait inévitablement ses prétendues alliances avec le peuple.

Les modalités de circulation de la pensée se voient également modifiées par des initiatives de portée internationale. La revue hebdomadaire *Marcha* est emblématique de cette période. Des personnalités de premier plan de l'intellectualité uruguayenne et d'Amérique latine ont compté parmi ses rédacteurs. Son directeur de rédaction, Carlos Quijano, fut un important représentant de ce nouveau modèle d'intellectuel¹⁴. L'hebdomadaire était, d'une part, le précurseur d'une nouvelle pratique de la critique culturelle, en développant un travail de coopération entre les sciences sociales, la critique littéraire et la littérature. D'autre part, il donnait une projection internationale à la critique en lui conférant un net penchant latino-américaniste. À ce sujet, Ruffinelli [1992] affirme :

«Carlos Quijano, un économiste éminent, fonda en 1939 cet hebdomadaire qu'il a dirigé pendant 35 ans. Parmi ses collaborateurs, on comptait de nombreux intellectuels – venant de l'économie, des sciences sociales, de la politique, des arts et de la littérature – non seulement de l'Uruguay mais aussi d'Amérique latine, d'Europe et des États-Unis. Vers 1969, il disposait d'une longue liste de correspondants et de collaborateurs tels que Juan Goytisolo, Luis Cardoza y Aragón, Ángel Rama, David Viñas, Mario Vargas Llosa, Meri Franco Lao, Mario Benedetti, James Petras, Manuel Maldonado Denis, Eduardo Galeano, Gregorio Selser, etc. pour ne citer que quelques exemples.»

C'est ainsi que cette génération a accueilli de nombreux artistes, écrivains, dramaturges et essayistes qui, bien qu'ils n'aient pas directement participé à la politique nationale, se manifestaient en exprimant leur opinion. Ils ont d'ailleurs soutenu ce que l'on a appelé l'«imagination créative» qui représenterait, d'après Rama, un des mécanismes intellectuels permettant d'«opérer dans le réel». Il s'en suit une multiplication sans précédent de la production littéraire, théâtrale et artistique aussi bien que de l'activité éditoriale, la publication de revues, la création des groupes de discussion et la collaboration dans des processus culturels plus larges tels que le «boom littéraire» des années 1960¹⁵.

14. L'avenir de l'hebdomadaire ne saurait être dissocié de la vie et du parcours politique de son directeur. Lorsque l'écrivain Juan Carlos Onetti assurait «Quijano était *Marcha*», il n'exagérait point: sa sentence faisait référence au projet d'un lettré formé par la lecture des maîtres du XIX^e, notamment de José Enrique Rodó et Carlos Vaz Ferreira; un lettré dont la formation idéologique fut nourrie non seulement de son expérience européenne, mais aussi d'une gauche «latino-américanisée», [Pino, 2002].

15. En Uruguay, Juan Carlos Onetti est considéré comme l'un des écrivains précurseurs du boom littéraire. Quoi qu'il en soit, ce qui intéresse notre travail est l'influence qu'un renouvellement de la critique littéraire (animé par certains collaborateurs de l'hebdomadaire *Marcha*, en particulier Ángel Rama, précédemment mentionné, et Arturo Ardao) a pu avoir sur ce nouveau mouvement. Selon José Ruffinelli: «Les traits distinctifs, les progrès réalisés dans la critique littéraire des années



QUI SONT LES « TÊTES PENSANTES » DANS L'URUGUAY CONTEMPORAIN ?
CULTURE ET INTELLECTUELS FACE AU GOUVERNEMENT DE GAUCHE

L'apogée de la critique intellectuelle avec sa présence croissante dans l'espace public est brutalement interrompu par le coup d'État de 1973, l'exil et la persécution de nombreux représentants de ce mouvement intellectuel. Ainsi, la radicalisation de la situation politique est suivie de divergences au sein de l'intelligentsia de gauche par rapport aux différentes façons d'« opérer dans le réel ». Selon Rama [1985, p. 219]:

« [les intellectuels] ont joué leur rôle dans une sorte de dialogue incohérent, impulsif, perturbé par une énergie disparate qui les faisait avancer de manière inégale selon les circonstances. Comme ils sont des instruments opérant dans le réel, leur efficacité dépend de leur capacité à s'adapter aux différentes étapes de cette période historique ».

La dictature militaire en Uruguay, s'étendant de 1973 à 1985, pose des difficultés à l'heure d'établir un lien entre cette période et l'actualité. Les intellectuels ont joué un rôle fondamental dans les requêtes devant les instances internationales pour dénoncer la violation des Droits de l'homme. Ils ont également joué un rôle clé dans la transition vers la démocratie. Or, dans les années qui ont suivi la dictature, à partir des années 1990, le mouvement intellectuel en tant qu'acteur social prééminent dans la politique nationale fut progressivement écartelé. Les intellectuels se sont alors dédiés à la production des savoirs académiques, de plus en plus spécialisés, dans des universités aussi bien nationales qu'étrangères. La critique autrefois appelée « critique culturelle » s'est ainsi renfermée dans une sphère privée présentant quelques publications sporadiques dans la presse écrite. Constanza Moreira, politologue, sénatrice et pré-candidate du *Frente Amplio* à la présidence en 2014, écrit à propos des intellectuels dans l'hebdomadaire *Brecha*:

« L'Amérique latine fut un haut lieu de la pensée critique et de la science sociale "pratique" au moins jusqu'aux années 1980. Ensuite, les dictatures militaires et les revers de la démocratie, le remplacement des traditions européennes par l'académie étasunienne ainsi que le rôle déterminant des organismes multilatéraux dans la production du savoir face à l'appauvrissement progressif des universités ont dépouillé la pensée d'une quelconque prétention critique ou – pis encore – de sa prétention à changer le monde »¹⁶.

L'arrivée de la gauche au pouvoir en 2005 marque le début d'une quatrième étape dans l'histoire intellectuelle de l'Uruguay. Nous aborderons désormais cette quatrième période. À cet égard, il n'existe pas beaucoup de travaux qui aillent plus loin que les trois étapes présentées par Garcé et au-delà de la période de transition à la fin de la

1960 grâce à *Marcha* étaient les suivants : 1) l'histoire raconté à travers son ersatz journalistique : *Le Panorama*; 2) la notion et l'exercice de l'engagement idéologique et politique; 3) la notion d'« Amérique latine » en tant que « Grande patrie » transposée au domaine de la production intellectuelle-littéraire » [Rufinelli, 1992].

16. Constanza Moreira, « El retorno de la ciencia práctica », *Brecha*, 13 août 2013.

dictature militaire. Néanmoins, il y a des indices qui permettent d'affirmer qu'une nouvelle période pour les intellectuels uruguayens voit le jour grâce aux politiques mises en œuvre par les gouvernements successifs de gauche et influencé par un changement profond dans les conditions de production de la pensée intellectuelle. Par rapport au premier point, les deux mandats du *Frente Amplio* ont marqué un tournant non seulement dans l'imaginaire national, mais aussi dans les politiques culturelles qui ont été mises en place au cours des dernières années, à savoir: le rétablissement d'une Direction de la culture délaissée (qui dépend encore du ministère de l'Éducation et de la Culture mais avec une autonomisation progressive) et l'accroissement d'un budget alloué à la subvention de projets de création et de recherche ainsi que la décentralisation de la culture ont fourni *a priori* un terrain propice à la revitalisation intellectuelle du pays¹⁷. Concernant le deuxième point, la professionnalisation grandissante des disciplines sociales ainsi que la multiplication des ressources publiques et privées destinées à des projets culturels et académiques favorisent la création des conditions matérielles permettant aux intellectuels de vivre de leur travail. Les nouvelles conditions de travail modifient également la portée de leur activité, leurs exigences et leurs compétences. Cela corroborait l'hypothèse de Moreira concernant le dépouillement de la pensée critique dans les universités.

Dans les débats et les articles sur la question récemment parus, il semble y avoir trois sujets de préoccupation. Premièrement, le rôle des intellectuels, tel qu'il avait été défini par la génération critique, s'est beaucoup transformé du fait des changements flagrants du nouveau capitalisme et d'importantes modifications dans la circulation des idées, en particulier par l'influence des médias et des réseaux sociaux. Or, l'imaginaire national est resté attaché au modèle précédent. De ce fait, il est difficile pour de nouvelles manifestations de la critique intellectuelle de trouver leur légitimité dans la mesure où elles ne suivent pas d'anciens critères. Deuxièmement, on constate une évidente, ainsi qu'alarmante, diminution de l'implication des intellectuels dans la sphère publique¹⁸. Enfin, la

17. Le secrétaire du ministère de l'Éducation et la Culture, Pablo Álvarez, a récemment publié un article où il synthétisait les réussites des politiques culturelles du gouvernement. Parmi les actions mentionnées, il y a la création d'un fonds de promotion cinématographique, l'ouverture de cent vingt-trois centres MEC dans tout le pays – les centres MEC, sont des espaces culturels qui n'existaient pas jusqu'alors et qui relèvent du ministère. On y trouve des ateliers, des expositions, des spectacles de musique et de théâtre –, l'ouverture de l'Institut national d'arts du spectacle, la création de douze usines culturelles destinées à la production de musique et cinéma, la mise en place de subventions pour des projets créatifs et l'augmentation du budget des institutions de la culture nationale telles que le musée des Arts visuels ou le Ballet du Sodre. Voir: Pablo Álvarez, «Cultura un derecho de todos», *La República*, 22 janvier 2014.

18. «Il s'agit de réfléchir à la notion d'intellectuel dont le sens semble avoir nettement changé et dont l'implication dans la sphère politique s'est affaiblie, du moins dans notre pays, selon beaucoup d'entre nous. Pour d'autres, le concept est de plus tombé dans le discrédit – encore une fois, comme il est arrivé dans d'autres régions du monde et à d'autres époques – où il est soupçonné d'élitisme», Sofi Richero: «¿Qué es esa cosa? El "intelectual" hoy», *Brecha*, 16 août 2013.



QUI SONT LES « TÊTES PENSANTES » DANS L'URUGUAY CONTEMPORAIN ?
CULTURE ET INTELLECTUELS FACE AU GOUVERNEMENT DE GAUCHE

professionnalisation croissante dans le milieu universitaire a mené à un déplacement du rôle de l'intellectuel. Celui-ci devient un « expert » ou un « technicien » aussi bien au service de l'État que des secteurs privés ou des organisations internationales dans lesquels la production de données est survalorisée au détriment, par exemple, de la production de la pensée théorique¹⁹.

C'est dans ce contexte qu'émerge le débat précédemment mentionné entre le président et les intellectuels uruguayens. Mujica est-il contre ce nouveau type d'intellectuels ? Quelle est la position des intellectuels dans le débat instauré par le président de l'Uruguay ? Selon les arguments du président, dans cette nouvelle période de professionnalisation des connaissances spécialisées et de rémunération bien méritée – que ce soit pour la multiplication de postes à l'université ou dans les ministères, ou pour la demande croissante de consultants – les représentants de l'intellectualité ont oublié l'« alliance avec le peuple » que la gauche avait pourtant placée au centre du devoir intellectuel. S'agit-il donc de la réédition d'anciennes tensions entre la classe politique et les intellectuels ? Ou plutôt d'une divergence fondamentale dans la manière dont on conçoit l'articulation entre le travail spéculatif et sa mise en œuvre ?

Le président intellectuel contre une « culture du discours critique »

Il faut retenir deux aspects du discours de Mujica face aux intellectuels. Tout d'abord, il conçoit les intellectuels en tant que « classe » unifiée au-delà de leurs différences politiques ou disciplinaires. Ensuite, la critique du président s'adresse principalement aux intellectuels « de gauche ». Cet aspect, peut-être le plus polémique, suscite un malaise parmi la communauté des intellectuels qui se revendiquent justement « de gauche ». Pour Mujica, il existe une contradiction fondamentale entre le discours intellectuel et la pratique : même s'ils tiennent une rhétorique de gauche, leur activité rentre dans le jeu du capitalisme et surtout, s'exerce dans une profonde séparation avec les classes populaires. Pour Mujica, la critique intellectuelle aujourd'hui s'enferme dans une dimension purement spéculative, en tournant le dos aux problèmes plus urgents de l'Uruguay contemporain comme la pauvreté. Dans cette optique, le président affirme dans son émission radiophonique :

19. À ce propos, Constanza Moreira affirme : « Ce que l'on connaît comme “neutralité des valeurs” a servi de protection à une science repliée sur elle-même, qui remet peu en cause les paradigmes et les dogmes. Cela a conduit à une profusion d'universitaires plus soucieux de produire des informations quantitatives (afin d'être considérés comme des chercheurs “rigoureux”) que de chercher à utiliser ces informations pour comprendre, d'une manière générale, le monde. Ce n'est pas uniquement la pensée “critique” qui en a souffert, mais aussi la théorie elle-même, qui est entrée en crise », [Moreira, 2013].

« S'ils sont de gauche [les intellectuels], ils sont jacobins et même s'ils s'élèvent contre les réformes "capitalistes" qui nous menacent, ils travaillent *avec* le capitalisme. Ils vendent leurs livres avec une profonde préoccupation de propriétaire. Quand ils viennent de la gauche révolutionnaire, ils ne pensent jamais à multiplier les écoles populaires pour l'éducation des plus affaiblis; ils critiquent l'université mais ils vivent à ses dépens. Si jamais quelqu'un propose des changements au sein de l'université dans cette direction, ils deviendront des ennemis éternels. Quand ils sont de droite, parce qu'il y a aussi des intellectuels de droite, ils sont des experts, des juristes et des notaires. Ils seront toujours indulgents avec les riches et leur opinion des politiques sociales sera toujours la même: "il ne faut pas habituer les pauvres à la mendicité". Ils disent, avec une voix rauque: "il ne faut pas offrir des poissons, il faut plutôt enseigner à pêcher". Les uns et les autres, d'un côté ou de l'autre, font partie d'une classe d'intellectuels de service: ils vivent en faisant le service de la critique. Voilà leur métier. Voilà leur horizon.»²⁰

De cette longue transcription, nous pouvons extraire la thèse qui traverse le discours de Mujica sur les intellectuels: pour le président uruguayen les intellectuels entretiennent une relation ambiguë avec le système capitaliste qu'ils sont censés critiquer et en parallèle, ils oublient l'idée d'engagement politique qui devrait être le moteur de tout intellectuel de gauche. Le premier groupe dont parle Mujica est constitué de ceux qui font partie des secteurs classiques de la gauche au pouvoir: des professionnels universitaires et membres de l'élite culturelle pour la plupart, ils aident à consolider une sorte de nouvelle *intelligentsia* grâce à la valeur de leurs diplômes, à la légitimité scientifique et au monopole de la connaissance technique. Au sein du deuxième groupe, les « intellectuels de la gauche révolutionnaire », le président les accuse de travailler en tournant le dos aux plus démunis. Finalement, il parle des intellectuels de droite, c'est-à-dire les membres illustres de l'opposition. Durs critiques des politiques sociales de la gauche, ils conçoivent les politiques de redistribution de la richesse de la gauche comme une sorte de charité publique.

Mujica est en fort désaccord avec la manière dont les intellectuels interagissent avec les classes populaires. Mais comment pouvons-nous analyser cette interaction aujourd'hui? Une approche classique par classes est-elle satisfaisante pour saisir les principales tensions entre les intellectuels et le peuple? Il va de soi que le rôle des intellectuels a beaucoup changé dans les sociétés capitalistes contemporaines. Or, une réflexion centrée sur les contradictions de classes pour expliquer ces changements peut devenir trop restreinte. Les travaux d'Alvin W. Gouldner, par exemple, proposent une reformulation des théories marxistes

20. Discours du président José Mujica le 8 novembre 2013, transmis par M24, version audio complète téléchargeable sur: <http://www.presidencia.gub.uy/sala-de-medios/audios/audicion-11-08-2013>



pour expliquer certaines nouveautés des intellectuels dans les sociétés capitalistes. Dans ce sens, l'auteur parle d'une ambiguïté radicale, proche de celle dont parlait Mujica, comme une des caractéristiques qu'identifient les intellectuels en tant que groupe social. Ce groupe ou nouvelle classe – *new class* selon les termes de Gouldner – est un ensemble hétérogène mais unifié, constitué tant par des « experts » que par des « humanistes ».

Classe *en soi* et classe *pour soi* laquelle, vidée progressivement d'unité idéologique²¹, s'éloigne de l'idée de l'intellectuel organique qui alimentait avant les files de la gauche. Les membres de cette nouvelle classe, même s'ils proviennent d'une fraction cultivée de la bourgeoisie urbaine, ne se reconnaissent pas comme ses représentants – rôle qu'ont joué les intellectuels au début du xx^e siècle. Ils ne se reconnaissent pas non plus comme un groupe porteur d'une idéologie d'avant-garde – rôle qu'ont joué les membres de la génération critique des années 1960. Cette nouvelle classe est intégrée par deux types d'acteurs selon la théorie du sociologue américain : le professionnel expert et l'intellectuel humaniste. Pour les premiers, la fonction est fondamentalement technique, dans des secteurs bien spécifiques de la fonction publique ou privée. Pour les deuxièmes, la fonction est critique, ils agissent dans une zone plutôt diffuse entre la politique, les médias et la culture²².

Le capital éducatif est le surplus essentiel de cette nouvelle classe d'intellectuels : un capital différentiel qui leur permet d'obtenir un certain niveau de vie grâce au profit qu'ils obtiennent de la vente de leurs connaissances à l'État, aux entreprises privées ou organisations internationales. Ainsi, ils sont porteurs d'une « culture particulière » à travers laquelle ils peuvent construire une position hégémonique face à certains discours idéologiques ; par exemple, ils sont très souvent des pièces clés dans la construction de l'opinion publique. Selon Gouldner, les nouveaux intellectuels peuvent offrir les avantages de leur collaboration tant aux « capitalistes » qu'aux « prolétaires » grâce à ces capitaux spécifiques. Un exemple de cette idée est la relation ambiguë qu'ils établissent avec le principe d'égalité – idée que nous pouvons détecter aussi dans la critique de Mujica – : la nouvelle classe s'auto-conçoit égalitaire quand elle prône une amélioration des conditions de travail pour tous ou pour une redistribution plus

21. Même si Gouldner étudie le rôle des intellectuels dans la société américaine, des auteurs comme Ivan Szelenyi ont montré qu'il existait une situation similaire dans les pays de l'Europe de l'Est après la dissolution de l'Union soviétique. Pour un traitement plus détaillé voir : Ivan Szelenyi, « The prospects and limits of the East European New Class project—an auto-critical reflection on The Intellectuals on the Road to Class Power », *Politics and Society* 15, n° 2, p. 103-141, 1986-1987. Suivant la même approche, d'autres travaux plus récents ont traité le dualisme des élites intellectuelles dans le monde oriental, notamment le cas de la Chine contemporaine analysé par Xiaowei Zang, *Elite dualism and leadership selection in China*, London, Routledge, 2004.

22. « There is at least two elites within the new class : Intelligentsia whose intellectual interests are fundamentally “technical”, and intellectuals whose interests are primarily critical, emancipatory, hermeneutic and hence often political » [Gouldner, 1979, p. 48].

égalitaire des ressources, mais devient anti-égalitaire quand elle réclame plus de pouvoir et des revenus pour la vente de services au système capitaliste. En d'autres termes : égalitaire dans le discours, elle est particulariste dans la pratique.

L'appartenance à cette nouvelle classe selon Gouldner n'est pas déterminée par l'origine sociale ni par l'orientation politique, mais par une sorte de consensus autour d'un langage qui est propre et qui devient efficace pour négocier avec les différents groupes sociaux. Or, cette nouvelle classe devient une communauté spécifique de langage, basée sur une « culture du discours critique » – *the Culture of Critical Discourse*. Cette culture du discours critique répond uniquement aux intérêts endogènes :

«The culture of critical speech forbids reliance upon the speaker's person authority, on status in society to justify his claims. As a result, C.C.D. de-authorizes all speech grounded in traditional societal authority, while it authorizes itself, the elaborated speech variant of the culture of critical discourse, as the standard of *all* «serious» speech. From now on, persons and their social positions must not be visible in their speech. Speech becomes impersonal. Speakers hide behind their speech. Speech seems to be disembodied, de-contextualized and self-grounded [...] The New Class becomes the guild masters of an invisible pedagogy» [Gouldner, 1979, p. 29].

L'idée d'ambiguïté des intellectuels face au conflit de classes, fait aussi appel aux travaux de Pierre Bourdieu pour le cas français : pour le sociologue, les intellectuels français ne sont que la fraction dominée de la classe dominante. Cette position contradictoire de dominants-dominés permet d'expliquer les décalages évidents entre leur discours – en général de gauche et pourtant critique à l'égard de la reproduction des différences sociales – et leur habitus de classe, un habitus sans doute différent de celui des classes populaires et qui les fait, de manière consciente ou inconsciente, jouer un rôle actif dans la reproduction de leur condition privilégiée [Bourdieu, 1987]²³. Pour revenir au discours de José Mujica, la contradiction des intellectuels dont parlait le président, rejoint l'analyse bourdieusienne : une fraction dominée de la classe dominante, détentrice d'un capital éducatif différentiel et radicalement ambiguë en termes politiques. Ainsi, nous pouvons détourner la critique que les intellectuels ont faite au président uruguayen et proposer que ce qui inquiète Mujica n'est pas la pensée critique en soi, mais l'utilisation ambiguë de ce criticisme qui peut, très facilement, les faire converger vers la bourgeoisie et les éloigner des plus démunis. En ce sens, le président affirme :

23. « Cette position contradictoire de dominants-dominés, de dominés parmi les dominants ou, pour exploiter l'homologie avec le champ politique, de gauche de la droite, explique l'ambiguïté de leurs prises de position, liée à cette position de porte-à-faux. En révolte contre ceux qu'ils appellent les "bourgeois", ils sont solidaires de l'ordre bourgeois, comme on le voit dans toutes les périodes de crise où leur capital spécifique et leur position dans l'ordre social sont véritablement menacés », [Bourdieu, 1987, p. 172-173].



QUI SONT LES « TÊTES PENSANTES » DANS L'URUGUAY CONTEMPORAIN ?
CULTURE ET INTELLECTUELS FACE AU GOUVERNEMENT DE GAUCHE

« Rien ne peut être plus nocif que les petits-bourgeois avec le métier de critiquer tout ce qui se fait et ce qui ne se fait pas. En termes généraux, ce sont des bureaucrates de l'État ou de l'enseignement, et parfois ils atterrissent dans le journalisme. Des inconnus contre Juan, contre Pedro²⁴. Parfois, on les entend brandir le concept de solidarité et d'égalité. En revanche, d'un point de vue pratique, des actions concrètes, de la manière de vivre, du partage, on ne les verra jamais ériger un mur d'une maison précaire ou manger une assiette de *guiso* avec les plus démunis » [Mujica, 2013].

Ces affirmations ont généré une polémique dans les médias locaux où journalistes et universitaires ont réagi en fort désaccord avec les accusations du président. Pour Aldo Marchesi, le problème fondamental de la critique du président est de penser qu'il existe un conflit de classes entre les intellectuels et le peuple. Pour la journaliste et critique littéraire Soledad Platero, le débat n'est que la réédition d'un ancien mépris des *caudillos* face aux intellectuels, déplaçant la discussion des idées sur le terrain de la morale :

« [...] Mujica centre le débat au cœur de la morale. Mujica ne discute pas avec les idées de ces intellectuels qui le dérangent, il ne discute pas non plus avec les arguments théoriques [...] Ce qui fait que Mujica est discrédité par les figures antipathiques que sont pour lui les intellectuels, par l'accusation d'une sorte de défaillance morale » [Platero, 2013].

Certaines questions se posent à partir de cette polémique. Tout d'abord, pouvons-nous affirmer que José Mujica est contre le développement d'une pensée et d'une critique intellectuelle dans l'Uruguay contemporain ? L'affirmation est difficile à soutenir : Mujica lui-même est considéré comme un intellectuel par l'opinion publique nationale et internationale²⁵. Ce serait une contradiction en soi qu'un président comme Mujica, un président qui laisse libre cours à la critique intellectuelle, s'oppose à la pensée critique²⁶. Si Mujica ne joue pas contre les

24. Dans cette phrase, José Mujica utilise des prénoms courants (Juan, Pedro) pour désigner « le peuple ».

25. « Mujica a la capacité de prendre de la distance par rapport à son activité de président pour donner un regard critique sur son gouvernement. Il est un lecteur vorace, un observateur attentif de l'actualité et du passé ainsi qu'un provocateur constant du sens commun ; il interpelle parfois des orthodoxies qui cohabitent au sein de la gauche. Il lit, il étudie, il manifeste son opinion et souvent, il est intervenu dans les médias nationaux et internationaux. Or, Mujica fait plusieurs choses que fait un intellectuel », [Marchesi, 2013].

26. On pourrait établir un parallélisme entre cet épisode et un autre qui a eu lieu dans les premières décennies du xx^e siècle sous le premier batllisme : les critiques que José Pedro Varela professe contre l'élite des *doctores* et leur criticisme vernaculaire. Varela critiquait l'élitisme et la reproduction des privilèges d'une classe illustrée, porteuse de la connaissance experte et de l'opinion légitime. Varela était lui-même un intellectuel, un intellectuel au service de l'État et s'élevait contre la critique sans engagement pratique. [Rama, 1998].

intellectuels, plus encore, exerçant lui-même la pratique intellectuelle, quel est alors son désaccord avec les intellectuels uruguayens ?

En revenant au discours qu'il prononce en 2009, en prônant une promotion du non-conformisme, de la curiosité, de l'exercice du doute parmi la population, nous pourrions affirmer que Mujica ne s'oppose pas à la pensée critique, mais à la critique comme discours, en tant que langage²⁷. La « critique contre ce qui se fait et ce qui ne se fait pas », la critique comme simple exercice devient finalement une sorte de grammaire du discours critique sans corps, sans contexte, ou autrement dit : un exercice intellectuel sans interaction dialectique avec le contexte social et politique, enfin, une pratique discursive de la critique sans pratique politique.

Si pour Rama [1985] l'efficacité des intellectuels dépendra toujours de leurs interactions avec le contexte social et politique, pour Mujica le problème fondamental est le cloisonnement de l'intellectuel dans un modèle qui ne fonctionne plus, un intellectuel qui reste aux marges des urgences de l'actualité politique du pays. Cette sorte de rhétorique du discours critique que dénonce le président, rend l'activité intellectuelle d'ordre spéculative et sa pratique suivra finalement les exigences du marché du travail capitaliste.

En résonance avec l'article de Platero, il est vrai que la rhétorique utilisée par le président peut être pensée comme une critique en termes moraux, et si la morale rentre sur le terrain de la discussion politique, les arguments deviennent obscurs. Néanmoins, si nous faisons abstraction de la rhétorique particulière du président et de ses éloquents images²⁸, il est possible d'extraire le caractère fort politique de l'interpellation de Mujica aux intellectuels. D'une part, en forçant un antagonisme de classe, il aide à consolider au moins leur existence en tant que groupe social, existence que les intellectuels eux-mêmes ont mise en doute plusieurs fois. D'autre part, en attirant l'attention sur les pièges de cette « culture

27. Dès que Noam Chomsky accuse de cynisme et de corruption cette nouvelle classe – *new class* – d'intellectuels américains, il le fait aussi par l'accusation de cette sorte d'ambiguïté morale face au capitalisme et à son impartialité politique, [Chomsky, 1998]. Deux éléments de l'approche de Chomsky peuvent rejoindre le discours de Mujica. Tout d'abord, il faut définir le premier axiome en fonction du contexte dans lequel l'intellectuel émerge. Chomsky se réfère à l'intellectuel occidental en termes très généraux : « la responsabilité des intellectuels occidentaux est de dire la vérité sur les « exactions du monde occidental » à un public occidental susceptible d'y réagir et d'y mettre fin effectivement et rapidement. C'est simple, sans ambiguïté et éthiquement juste ». Ensuite, il faut définir quel est le public auquel le discours de l'intellectuel s'adresse et sous quelle forme rendre le dialogue plus efficace. Enfin, pour les intellectuels, il s'agira de chercher un allié, un acteur susceptible d'agir avec eux et cette alliance ne peut être établie *en s'adressant à* mais *en dialoguant avec* l'autre.

28. Associer l'engagement avec le peuple à partir d'images comme « acheter un kilo de saucisses pour ceux qui en ont besoin », « ériger un mur d'une maison » ou « manger un *guiso* avec les plus démunis » est un des aspects qui a suscité la virulence des réactions et l'accusation de moralisme. Nous pensons que toutes ces figures font partie d'un imaginaire collectif des classes populaires, et que même si elles sont très critiquables, leur utilisation dans le discours du président peut aussi être analysée comme une ressource métonymique propre aux discours politiques.



du discours critique» des sociétés occidentales, il nous invite à penser à la notion même de critique intellectuelle aujourd'hui et les risques d'inoculation quand elle se déconnecte non seulement du contexte social mais aussi de la pratique professionnelle de l'intellectuel. Enfin, cette polémique démontre bien deux grands vides dans le débat local. Premièrement, quel serait, non pas le *métier* de la critique, mais l'*objet* et l'*objectif* de la critique ? Deuxièmement, quelles sont les possibles alliances que cette nouvelle classe intellectuelle peut entretenir avec les autres acteurs de la société uruguayenne pour passer d'une *culture du discours critique* à une praxis de leur critique ?

Moyens de communication et réseaux sociaux : nouveaux espaces intellectuels

Pour comprendre si les intellectuels uruguayens tendent à devenir une « nouvelle classe » selon les termes de Gouldner ou si la rhétorique d'une critique sans praxis politique est devenue la norme de cet acteur social, il faut approfondir les caractéristiques de cette quatrième période et surtout les nouveaux espaces et modalités qui émergent. Une réflexion trop centrée sur les échecs de la période antérieure empêcherait d'envisager ces changements. Dans un premier temps, un fossé générationnel semble naître dans le champ intellectuel entre les anciens membres de la gauche et les nouvelles générations qui commencent à écrire, à émettre des opinions et à se mobiliser dans l'espace public. Ce changement de génération se ressent non seulement dans le contenu de la critique mais aussi dans la modification des modalités d'expression de celle-ci, avec l'émergence de nouveaux formats qui se développent à partir de l'introduction d'internet.

Dans un deuxième temps, on pourrait affirmer que trois cercles se disputent aujourd'hui le contrôle de l'activité intellectuelle en Uruguay : les moyens de communication – principalement la radio et la presse écrite –, les réseaux sociaux – au travers de blogs et revues en ligne d'une part mais aussi les réseaux sociaux comme twitter et facebook d'autre part – et l'université. Troisièmement, les conditions matérielles des intellectuels et leur insertion dans le champ professionnel sont aussi liées aux modifications contemporaines du monde du travail, faisant ainsi du travail intellectuel une profession encore précaire – emplois multiples, contrats à durée déterminée, instabilité professionnelle – mais qui en même temps bénéficie de nouvelles formes de rentabilité – postes universitaires, bourses, postes dans des organismes étatiques ou dans des cabinets de consultants.

Enfin, deux générations semblent coexister et intégrer cette quatrième période de l'histoire intellectuelle uruguayenne : ceux qui ont émergé pendant la transition des années 1990 et ceux qui sont plus récemment devenus intellectuels. Les premiers portent les stigmates d'une période difficile pour la pensée intellectuelle telle que l'a été la période néolibérale des années 1990 qui a vu l'obsolescence du

modèle de pensée critique tel qu'on l'avait connu avant la dictature militaire²⁹. Les seconds, moins concernés par le désenchantement de la décennie antérieure, commencent à s'approprier petit à petit les nouveaux espaces de l'activité intellectuelle tels que les moyens de communication massifs comme la radio, la télévision et les réseaux sociaux. Pour comprendre cette quatrième période, nous explorons donc le mal-être dont souffrent les premiers et les nouvelles modalités qui s'instaurent à partir des années 2000.

L'autocritique intellectuelle

«La raison critique comme outil de travail culturel est peu appréciée dans l'Uruguay contemporain» écrit Marcelo Pereira, fondateur du journal *La Diaria*, lors de la présentation du livre ... *Luego existen. Trece intelectuales uruguayos de hoy*, une série d'articles compilés par le plasticien Óscar Larroca. Parmi les auteurs de ce livre, on trouve quelques personnalités de l'intelligentsia uruguayenne établie, comme Roberto Appratto (1950, poète et professeur de théorie littéraire), Alma Bolón (1955, professeur de littérature française, qui publie régulièrement dans *Brecha* et *Tiempo de crítica*), Lisa Block de Behar (1937, linguiste et chercheuse en littérature comparée), Álvaro Díaz Berenguer (médecin, écrivain), Gustavo Espinosa (1961, écrivain, poète, musicien, collaborateur dans divers médias de presse écrite), Rodolfo Fuentes (dessinateur graphiste), Amir Hamed (1962, écrivain, éditeur, musicien, créateur du site internet *H enciclopedia*), Leo Masliah (1954, poète, musicien, écrivain), Aldo Mazzucchelli (1961, poète, chercheur, écrivain), Sandino Núñez (1961, philosophe, écrivain et présentateur du programme télévisé «*Prohibido pensar*»), Soledad Platero (1964, journaliste à *El País Cultural* et *La Diaria* et critique littéraire), Carlos Rehermann (1961, dramaturge et romancier, présentateur du programme radio «*Tormenta de cerebros*» et du programme télévisé «*La habitación China*») et Pablo Thiago Roca (1965, écrivain, chercheur et critique d'art, directeur du musée Pedro Figari).

Professeurs d'université pour la majorité d'entre eux, personnalités de la culture ou artistes, presque tous participent intensément au développement des moyens de communication, tant dans la presse écrite qu'à la radio ou à la télévision; certains sont des références incontournables pour les nouvelles générations. Un mal-être parcourt les pages des différents essais face à la situation des intellectuels dans l'actualité: une supposée «paresse intellectuelle» intrinsèque à l'Uruguay

29. Amir Hamed, directeur du site internet *H enciclopedia*, parle dans une récente interview de la décennie des années 1990 et de ses conséquences sur la culture uruguayenne: «Disons aussi autre chose: l'Uruguay était fermé. L'Uruguay était totalement renfermé. Moi, je me souviens de la culture uruguayenne comme étant celle de *Marcha*, une publication lue partout en Amérique latine. Mais pour les années 1990, la culture uruguayenne était dans un état très précaire», «Un mot vaut un million d'images», entretien avec Amir Hamed de Ramiro Sanchís, *La Diaria*, 13 juin 2013.



d'aujourd'hui affirme Larroca dans son essai, qui se trouverait alimentée par deux autres facteurs. D'abord la technocratisation et la spécialisation de l'activité académique, puis une survalorisation du pragmatisme par rapport à la pensée, accompagnée d'un « dédain » envers les humanités [Larroca, 2013]. D'abord serait visée l'Université, ensuite la critique est dirigée contre le gouvernement du *Frente Amplio* et son principal représentant, José Mujica, qui à plusieurs reprises a critiqué l'élitisme de l'éducation universitaire et a prôné une politique éducative qui favorise le développement de l'éducation populaire.

Dans ce corpus, comme dans un article récemment publié dans *Brecha* où la journaliste Sofi Richiero interroge les intellectuels sur la permanence de cette catégorie dans l'actualité nationale³⁰, pratiquement tous ceux cités appartiennent à une même génération – nés entre 1950 et 1960 –, possèdent des titres universitaires – même si tous ne se consacrent pas à l'activité strictement académique – et vivent dans la capitale ou développent leur activité intellectuelle à Montevideo. Ce qui les caractérise également est le fait de participer assidûment à l'enrichissement des moyens de communication, principalement dans les rubriques culturelles de journaux comme *La Diaria* ou *El País* ou dans des hebdomadaires comme *Brecha* ou l'encart *Tiempo de Crítica de Caras y Caretas*. Plusieurs d'entre eux participent au site web *H enciclopedia*, un site de critique et d'actualité académique. Enfin, certains bénéficient d'une grande exposition médiatique, par exemple l'artiste Leo Maslíash ou le philosophe Sandino Nuñez qui depuis quelques années a créé et dirigé le programme télévisé *Prohibido pensar*, dans lequel il propose les analyses philosophiques de certains phénomènes d'actualité nationale et internationale incluant des références cinématographiques et télévisuelles. Ces derniers sont des intellectuels parce qu'ils produisent une réflexion sur des sujets de société et émettent des opinions sur ceux-ci, soit de leur propre volonté ou parce que leur opinion est souvent requise.

Sur quoi se base donc ce mal-être, cette dévalorisation de la « raison critique comme outil de travail » ? D'abord, en référence aux « intellectuels humanistes » définis par Gouldner, il semble ne pas y avoir d'unité entre eux ou d'espace qui les rassemble. Hormis de maigres séminaires ou rencontres, il n'y a pas eu ces dernières années de débat intellectuel d'intérêt, ni encore d'ordre du jour avec les thèmes majeurs et encore moins une posture claire face aux affaires publiques. Ils agissent plutôt comme des entités libres, intervenant souvent avec des idées nobles mais sans que celles-ci ne provoquent de quelconques réactions. Ensuite, en ce qui concerne les intellectuels « experts », ils constituent un vaste et hétérogène

30. Dans l'article en question, auquel nous avons déjà fait allusion auparavant, une vingtaine d'intellectuels uruguayens ont été interviewés, parmi lesquels : Fernando Butazzoni, Constanza Moreira, Carlos Maggi, Carlos Liscano, Óscar Larroca, Sandino Nuñez, Esteban Kreimerman y Aldo Marchesi.

groupe de professionnels comprenant des universitaires, des enseignants et des artistes. Les critiques se concentrent sur leur isolement au sein de l'université et de l'État. À propos de ces reclus des universités, Constanza Moreira, elle-même chercheuse et politicienne, affirme : « L'expertise [...] est un moyen efficace pour éliminer la pensée critique. Ensuite, on a la consanguinité académique, l'hypersectorisation de la connaissance, surtout quand on parle d'interdisciplinarité, et encore bien d'autres problèmes » [Moreira, 2013]. Souvent, ces intellectuels experts travaillent parallèlement ou occasionnellement pour l'État. Cette activité parallèle est une source de travail pour les universitaires que les gouvernements de gauche ont multiplié avec la création ou la réhabilitation de certains organismes comme le ministère du Développement social, l'office de la planification et du budget ou le ministère de l'Éducation et de la Culture et sa nouvelle direction de la culture. Les avantages économiques de la vie professionnelle et la montée du multi-emplois de ce groupe social, font que par manque de temps, la « pensée critique » dont parle Moreira se voit reléguée ou réduite à la vie privée.

Sur ce point, on ne peut passer sous silence le rôle joué ces dernières années par les sciences sociales comme espace académique et professionnel qui s'autonomise et s'émancipe des milieux habituels de la pensée intellectuelle que sont jusqu'alors la littérature, les humanités et la politique. En Uruguay, la création du secteur en question est relativement tardive par rapport à l'ensemble de la région (la faculté de sciences sociales en Uruguay a été fondée en 1992 seulement) et se dynamise énormément à partir de l'arrivée de la gauche au gouvernement. Le sociologue ou le politologue est devenu ces dernières années un « expert » qui manie un capital éducatif requis par de multiples et divers employeurs. La formation en sociologie ou en science politique génère un ensemble croissant d'universitaires avec deux orientations : d'un côté, un profil minoritaire à tendance « humaniste » – qui écrit dans la presse ou participe activement aux mouvements sociaux et politiques – et de l'autre côté, un grand nombre de professionnels des sciences sociales avec des compétences pour travailler comme consultants, gestionnaires ou experts en politiques publiques ou pour les organismes internationaux.

Les nouveaux espaces et les nouvelles pratiques intellectuels

Depuis quelques années, des études qui évoquent l'influence des réseaux sociaux comme nouveaux espaces de canalisation de l'activité intellectuelle et politique des nouvelles générations ont été conduites [Cardon, 2010]. Les intellectuels sont restés vigilants et méfiants face à ces changements vertigineux dans les moyens de communication, la catégorie « médiatique » n'étant pas nécessairement un éloge et les médias virtuels comme les blogs ou plus récemment facebook et twitter manquaient complètement de légitimité jusqu'à il y a encore peu. Cependant, lorsque les médias légitimes aux yeux de la critique intellectuelle



sont devenus rares ou trop hermétiques, le développement d'Internet a permis aux nouvelles générations de développer leur travail intellectuel avec la création de blogs personnels, de revues électroniques ou même plus récemment de promouvoir des débats et d'inciter à la mobilisation par le biais de facebook ou de twitter. Ces nouveaux espaces, bien qu'ils n'aient pas acquis la légitimité des espaces traditionnels consacrés – les livres et la presse papier, qui continuent d'être la forme légitime de consécration intellectuelle par excellence –, ont permis aux nouveaux représentants de l'intellectualité uruguayenne de gagner une certaine notoriété et dans le meilleur des cas, de créer des antécédents pour accéder aux moyens légitimes – presse écrite, radio ou télévision – et/ou d'obtenir des fonds publics pour la publication de livres. À l'inverse, les journaux ou les hebdomadaires papiers à vocation critique, comptent à leur tour des sites internet et des profils facebook où les lecteurs peuvent émettre des opinions et échanger avec les écrivains.

Si on s'intéresse aux espaces pour les nouveaux intellectuels uruguayens, la création du journal *La Diaria* et son équipe de travail semblent incontournables. Fondé par Marcelo Pereira en 2006 et avec une orientation à gauche sans appartenance partisane, il se propose d'être une alternative au journalisme écrit consolidé, où est privilégiée non la quantité mais la qualité des articles. Le journal emploie une équipe de jeunes journalistes, originaires en majorité de milieux universitaires – la plupart de sciences sociales – et de diverses autres disciplines – la musique, le théâtre, la littérature et la photographie. *La Diaria* a rempli son devoir de rénovation de la presse écrite mais aussi de rénovation de la forme de distribution, à partir de souscriptions mensuelles, une forme novatrice d'autofinancement. Deux des rubriques novatrices sont celle sur la politique nationale et celle sur la culture. En ce qui concerne la deuxième, la *Sección Cultura* dirigée jusqu'en 2013 par José Gabriel Lagos, elle a joué un rôle important dans cette rénovation au travers de décisions éditoriales qui ont privilégié des thématiques et des modalités d'écritures novatrices. Cette même année, ce projet a été approfondi avec la création d'une revue mensuelle appelée *Lento*, où précisément, l'objectif était de se libérer de l'époque du devoir d'information quotidien, pour pouvoir approfondir la critique culturelle et politique. *La Diaria* a par ailleurs mené à terme un projet culturel de grande ampleur, en créant le café *La Diaria*, un centre culturel dans la ville de Montevideo, un espace physique qui contribue à la diffusion de musiciens, photographes, poètes, cinéastes, mais aussi qui accueille différents débats et discussions sur des questions politiques d'actualité – comme sur la légalisation du cannabis, les politiques culturelles, les projets controversés du gouvernement, entre autres.

Par ailleurs, Sandino Nuñez est un autre précurseur des espaces de critique intellectuelle de la presse écrite, tant au travers de ses publications, que de son blog intitulé *Geopolítica de la subjetividad*, au travers de l'édition de *Tiempo de*

crítica – un article mensuel de l'hebdomadaire *Caras y caretas* – que par l'organisation de cours particuliers de réflexion. « Qu'est-il arrivé à la culture ? En très peu de temps, quelque chose nous a saccagé. [...] La critique est tombée dans l'opinion libérale ou dans l'intervention experte ou technique », affirme-t-il dans l'éditorial de *Tiempo de crítica*, incitant ainsi à travailler contre la doctrine libérale pour créer un nouveau langage qui permette de « décodifier le social ». Nuñez fait partie des intellectuels qui abordent le thème du retrait de l'intellectuel de l'espace public, du droit à prendre de la distance par rapport à ses conditions matérielles d'existence pour la réflexion théorique, mais aussi qui reconnaît le privilège que cela suppose. Dans cet esprit, Sandino Nuñez vient de créer une revue d'essais critiques qui rassemble un grand nombre de jeunes intellectuels³¹. Dans une récente interview pour la revue *Fósforo*, face à la question de savoir si le retrait de l'intellectuel de la sphère publique n'impliquerait pas de le condamner à la disparition, Nuñez répond :

« De toute façon, je considère ce retrait comme une forme paradoxale d'intervention. C'est-à-dire que si se mettre en retrait signifie se retirer des milieux institutionnels établis pour l'apparition conventionnelle du phénomène politique – à savoir, les ministères, le Parlement, la Bibliothèque nationale, les discours publics, etc. – je comprends que l'intellectuel n'ait rien à y faire. Puisqu'il s'agit d'un univers qui obéit déjà à la logique de la non-politique, ou bien à celle du gouvernement de tous, ou encore à une logique strictement bureaucratique »³².

Comme nous l'avons déjà souligné, Internet a joué un rôle important dans la création de nouveaux espaces de critique. Le site internet *H enciclopedia*, pourrait être perçu comme un précurseur dans l'utilisation des nouvelles technologies ; un site qui selon *La Diaria* est « l'un des plus intéressants centres de production de la pensée locale »³³. L'intérêt du site dirigé par l'écrivain et essayiste Amir Hamed est qu'il est né en réaction au manque d'espaces pour la critique culturelle dans les années 1990. Aujourd'hui, le site compte plus de 16 000 souscripteurs et une publication hebdomadaire appelée *Interruptor*. Pour les éditeurs du site, la question du rôle des intellectuels est quelque chose à défendre et à promouvoir, une tâche qui aux dires de son directeur, semble lui incomber :

« Il a été créé pour que la culture intervienne dans la sphère publique uruguayenne, quelque chose qui semblait interdit ces dernières années. Nous avons remarqué

31. *La Revista de Ensayos del Colectivo Prohibido Pensar* – Revue d'essais du collectif « Interdit de penser » – vient de sortir son deuxième numéro au moment de l'écriture de cet article. Le premier numéro s'appelle « Lutte de classe » tandis que le deuxième s'appelle « Capitalismes de gauche ».

32. « *Crear el corte otra vez* », entretien avec Sandino Nuñez. Revue *Fósforo*, publié le 31/05/2013, consulté le 26/04/2014.

33. « Una palabra vale un millón de imágenes », entretien avec Amir Hamed de Ramiro Sanchís, *La Diaria*, 13 juin 2013.



QUI SONT LES « TÊTES PENSANTES » DANS L'URUGUAY CONTEMPORAIN ?
CULTURE ET INTELLECTUELS FACE AU GOUVERNEMENT DE GAUCHE

que les médias uruguayens, ou le peu qui survivait, n'étaient pas enclins à publier certaines choses [...] Moi, je pensais surtout : il faut faire quelque chose. Parce que la situation était insoutenable pour un intellectuel. Le mot « intellectuel », il faut continuer à l'utiliser, même s'il sonne mal pour certaines personnes. Dans la mesure où quelqu'un a consacré toute sa vie à ça, a étudié, a travaillé, etc. cette personne est un intellectuel»³⁴.

Ces initiatives se sont transformées en espaces de référence pour les nouvelles générations, nées pendant les dernières années de la dictature ou déjà durant la démocratie et qui, depuis peu, commencent à acquérir une visibilité.

Concernant la jeune intellectualité uruguayenne, on observe trois grandes tendances : a) une tendance orientée vers la production d'une pensée critique, c'est-à-dire, qui écrit, qui émet des opinions, qui fait de la recherche, qui est orientée vers la critique culturelle et politique ; b) une tendance journalistique qui fait usage de la critique, principalement de la critique politique, au niveau médiatique ; et c) une tendance orientée vers l'activisme politique proprement dite, qui intervient directement dans certaines mobilisations ou gestion de collectifs et d'organisations. Le point commun entre ces trois groupes – il serait hâtif d'en construire une typologie – semble être qu'ils appartiennent à une jeunesse universitaire, majoritairement de la capitale et avec une influence croissante dans les moyens de communication. Une certaine précarité professionnelle les identifie également ; ils travaillent dans des milieux intellectuels comme le journalisme, la recherche, l'écriture, les arts, mais de manière instable, avec des contrats à durée déterminée, ce qui les oblige à avoir des revenus fluctuants et une instabilité structurelle³⁵.

Le premier groupe d'intellectuels, en plus d'être liés aux médias déjà existants (principalement à ceux mentionnés, *La Diaria*, *Tiempo de Crítica y Brecha*), des initiatives tentent de renouveler le débat intellectuel en apportant le point de vue de leur génération. C'est peut-être le cas de la revue en ligne *Fósforo* dirigée par Agustín Acevedo Kanopa (psychologue et écrivain, collaborateur de *La Diaria* et de *Tiempo de crítica*), Gabriel Delacoste (politologue), Esteban Kreimerman (étudiant en sociologie et collaborateur à Brecha) et Ricardo Scagliola (journaliste,

34. «Una palabra vale un millón de imágenes», entretien avec Amir Hamed de Ramiro Sanchís, *La Diaria*, 13 juin 2013.

35. En ce qui concerne l'exemple de la France, Anne et Marine Rambach, proposent le terme d'intellectuel précaire pour désigner cette nouvelle classe de «travailleurs de l'intellect» qui se trouvent sous-payés et qui doivent cumuler les emplois pour survivre, [Rambach, 2009]. En Uruguay, il est difficile d'utiliser ce concept puisque même si les conditions de travail des nouveaux intellectuels correspondent aux changements occasionnés sur le marché du travail en général, la précarité a toujours été une caractéristique de cette activité – autrefois, les intellectuels rentabilisaient leur activité avec d'autres sources de revenus.

il collabore avec *La Diara* et *Brecha* et dirige l'émission télévisée d'interviews «Primera Vuelta»). Tous nés dans les années 1980, ils se sont initiés à la critique grâce à Internet, particulièrement avec la création de blogs personnels. Ils partagent tous l'idée d'un manque d'espaces dédiés à la pensée critique pour les personnes de leur âge et pensent que leur lien avec les médias virtuels et la légitimité de ceux-ci comme espaces valides de discussion intellectuelle, émanent de leur génération. À ce propos, Gabriel Delacoste affirme :

«[...] les précédentes générations d'intellectuels ont bâti un mythe autour de leur propre activité; ainsi, alors qu'on entend les histoires du *Sorocabana* ou de *Marcha*, ou celles sur la fondation des grands médias de l'intelligentsia uruguayenne, en fait ce qu'ils faisaient c'était se réunir entre amis pour discuter et partager des verres. Bien sûr qu'au lieu de polémiquer au *Sorocabana*, aujourd'hui on le fait au *Rodó* et qu'au lieu de polémiquer dans *Marcha*, on le fait sur Twitter. Mais, pourquoi nous n'avons pas le droit d'être une génération, d'écrire de manière collective et d'avoir nos propres médias ? »³⁶.

La deuxième tendance de la jeunesse intellectuelle est moins définie et encore en gestation. L'arrivée d'espaces télévisés sur les chaînes publiques (comme *Televisión Nacional* ou *TV Ciudad*), rend possible pour ces nouveaux intellectuels, la création de nouveaux espaces d'insertion professionnelle et une meilleure diffusion dans la population. La radio a aussi joué un rôle important, surtout dans la critique politique. L'émission *No toquen nada* dirigée par Joel Rosenberg, Ricardo Leiva et Carlos Tanco, est récemment devenue l'un des programmes pionniers de critique politique et culturelle émanant des nouvelles générations, et a eu un succès retentissant en matière d'audimat³⁷.

La frange militante de la jeunesse intellectuelle uruguayenne a acquis une grande visibilité grâce à la répercussion médiatique de certaines campagnes politiques. La dépénalisation de l'avortement, la légalisation du cannabis, l'approbation du mariage homosexuel et l'actuelle campagne contre la baisse de l'âge d'imputabilité, constituent des nouvelles formes d'engagement politique de cette nouvelle génération de militants. Même si beaucoup d'entre eux sont issus du militantisme étudiant regroupé autour de la FEUU – Fédération des

36. «Generando chispas», *La Diaria*, le 17 juin 2013.

37. L'influence de cette émission est telle que la journaliste Ana Inés Larre Borges se demande s'il ne faudrait pas inclure Carlos Tanco et son personnage comique Darwin Desbocatti parmi les principaux représentants de l'intelligentsia uruguayenne. «[...] inclure par exemple Carlos Tanco ou son alter ego Darwin Desbocatti, exécuteur quotidien et radiophonique du discours critique le moins médiocre et le plus philosophique en circulation dans l'actualité uruguayenne. Si la fonction intellectuelle suppose l'intervention critique sur les sujets de la police, peu la remplissent aussi bien que lui». «Intellectuels en ligne, chronique provisoire», Ana Inés Larre Borges, *Brecha*, 13/08/2013.



QUI SONT LES « TÊTES PENSANTES » DANS L'URUGUAY CONTEMPORAIN ?
CULTURE ET INTELLECTUELS FACE AU GOUVERNEMENT DE GAUCHE

étudiants universitaires uruguayens – ou de secteurs politiques qui font partie du *Frente Amplio*, tous n'ont pas une vocation politique partisane et le militantisme est souvent une activité parallèle ou complémentaire de leur activité professionnelle³⁸. L'organisation des collectifs et le contenu des discours sont le produit de discussions, à l'origine informelles, qui peu à peu ont évoluées vers une lente institutionnalisation, principalement pour mener à bien des négociations avec le gouvernement (c'est le cas par exemple de *Pro-derechos* ou d'*Uruguay regula*) ou pour organiser des référendums ou des campagnes de sensibilisation (comme l'actuelle campagne «*No a la baja*»). Le slogan utilisé par l'organisation *Pro-derechos*: «Poings serrés contre l'Uruguay conservateur» est une forme médiatique de diffusion à une grande partie de la population des préoccupations de ces activistes: comment articuler toutes ces nouvelles demandes dans une lutte commune.

L'ampleur des reconfigurations du champ intellectuel uruguayen est incertaine et les dichotomies que traverse la notion d'intellectuel depuis son origine (entre *penser* et *faire*, entre *travail intellectuel* et *travail manuel*, entre *l'élite* et *le peuple*) semblent toujours d'actualité. En tout cas, les nouveaux visages de l'activité intellectuelle uruguayenne décrits plus haut, montrent que l'on peut parler d'une quatrième période et que l'idée selon laquelle ils se seraient retirés de la sphère publique est une affirmation un peu sévère pour un champ encore en reconstruction après la crise provoquée par la dictature et les gouvernements de tendance néolibérale des années qui ont suivi. Même si les critiques de Mujica contribuent à réfléchir sur le rôle de la critique et l'ingérence de celle-ci dans l'espace public, cette brève cartographie des tendances actuelles du champ intellectuel, nous permet de supposer que les nouvelles générations ne seraient pas aussi disposées à abandonner l'espace critique pour une reconversion technique qui servirait le capitalisme. Toutefois, les nouvelles générations seront-elles capables de reconfigurer la notion d'intellectuel et surtout de générer un débat d'envergure dans l'espace public national? Si un des *objets* de la nouvelle critique intellectuelle est par exemple l'«Uruguay conservateur», reste à en déterminer l'*objectif* et par conséquent il convient avant tout de cerner les alliances ou les articulations possibles entre les demandes des intellectuels et celles d'autres secteurs de la population.

38. Pour un traitement plus approfondi de ce sujet, voir: *¿Qué ves... qué ves cuando me ves? Juventud e integración sudamericana: caracterización de situaciones tipo y organizaciones juveniles en Uruguay*. Rapport national d'Uruguay. Groupe d'études urbaines et générationnelles de la faculté de sciences sociales et *Cotidiano Mujer*, Montevideo, 2007 y Sebastián Aguiar et Carlos Muñoz [2007], *Movimientos sociales juveniles en Uruguay. Informe de la situación tipo 2: Movimiento por la legalización del cannabis*. en ligne: <http://www.geug.edu.uy>, consulté le 01/09/2014.

En guise de conclusion

On peut affirmer, dans un premier temps, que la notion d'intellectuel a historiquement été traversée par trois dichotomies qui se répètent dans l'actualité. Une dichotomie philosophique, qui oppose la *théorie* à la *pratique* comme deux activités radicalement différentes : d'un côté, une pensée théorique, connaissance abstraite du monde, et éloignée de la réalité, et de l'autre, une série d'actions au contact direct du monde réel. Une dichotomie politique, entre ceux qui *font* et ceux qui *critiquent*. Les premiers seraient ceux qui interviennent en politique par le biais de charges politiques, qui participent aux luttes politiques, qui occupent des postes au Parlement en faisant et défaisant les lois, mais aussi ceux qui militent aux différents niveaux de la chaîne électorale. Les seconds seraient ceux voués à l'exercice spéculatif, à « l'office de la critique ». Finalement, on peut identifier une dichotomie sociologique qui oppose les intellectuels (une classe cultivée, aisée, détentrice de titres universitaires et qui bénéficient d'un capital culturel différentiel) et les classes populaires appauvries, exclues de l'accès à ce capital.

Dans un second temps, le débat instauré par José Mujica dans l'opinion publique est fondamental pour comprendre les vicissitudes actuelles du monde intellectuel uruguayen. D'une part, la critique du président pourrait de prime abord paraître obsolète et démagogique – comment peut-on mettre en doute l'importance de la critique intellectuelle dans un pays comme l'Uruguay ? D'autre part, elle réussit cependant tout de même à situer le sujet dans les principaux débats que la critique intellectuelle de gauche traverse à l'échelle internationale. Mujica dénonce la critique comme étant une rhétorique vide, une simple activité spéculative, déconnectée du contexte social de production et de la propre activité professionnelle de l'intellectuel. En définitive, l'attaque de Mujica vise l'ambiguïté fondamentale de l'intellectuel de gauche dans les sociétés contemporaines et l'abandon d'une alliance avec les classes populaires. C'est justement le centre du désaccord : comment concevoir et matérialiser cette alliance ?

Enfin, malgré les conséquences de la crise sur le champ intellectuel suite à la dictature militaire et aux politiques néolibérales des années suivantes, on observe que la dernière décennie a vu l'émergence de nouvelles configurations concernant la jeune et nouvelle intellectualité. Ces nouvelles formes de critique intellectuelle appellent une révision de son contenu et de la praxis de l'intellectuel dans la société uruguayenne. C'est précisément dans ce sens que le discours de Mujica s'avère efficace, fondamentalement par le fait de recentrer le débat sur deux éléments clefs que le monde intellectuel n'a jusqu'à présent pas pu résoudre : 1) proposer un *objet* et un *objectif* à la pensée critique qui ait une relation dialectique avec son contexte d'émergence ; et 2) réaliser cela de façon à ce que l'opinion dépasse l'expression individuelle et se convertisse en une confrontation d'opinions sur la scène publique. Alors, commence à apparaître l'urgence d'établir un programme intellectuel pour le futur, qui questionne non plus s'il est nécessaire ou non d'avoir



QUI SONT LES « TÊTES PENSANTES » DANS L'URUGUAY CONTEMPORAIN ?
CULTURE ET INTELLECTUELS FACE AU GOUVERNEMENT DE GAUCHE

des intellectuels qui émettent des opinions dans un pays appauvri, mais qui débat sur les objectifs des intellectuels et leurs possibles alliés pour l'avenir.

BIBLIOGRAPHIE

- **ALTAMIRANO Carlos**, *Intelectuales : notas de investigación*, Bogotá, Grupo Editorial Norma, 2006.
- **ALTAMIRANO Carlos**, « Intelectuales : Nacimiento y peripecias de un nombre », *Nueva Sociedad*, n° 245, 2013, p. 38-53.
- **ARDAO Arturo**, *Espiritualismo y positivismo en el Uruguay*, México, Fondo de Cultura Económica, 1950.
- **BOURDIEU Pierre**, *Choses dites*, Paris, Les éditions de minuit, 1987.
- **CARDIN Dominique**, *Démocratie Internet : promesses et limites*, Paris, coll. « La République des idées », Seuil, 2010.
- **COMPAGNON Olivier**, « L'Euro-Amérique en question. Comment penser les échanges culturels entre l'Europe et l'Amérique latine », *Nuevo Mundo, Mundos Nuevos* [En ligne], Débats, mis en ligne le 03 février 2009, consulté le 22 avril 2014. URL : <http://nuevomundo.revues.org/54783> ; DOI : 10.4000/nuevomundo.54783
- **ESPECHE XIMENA**, « "Marcha" del Uruguay: hacia América Latina por el Río de la Plata », in **Carlos ALTAMIRANO** (dir.), *Historia de los intelectuales en América Latina. II. Los avatares de la "ciudad letrada" en el siglo XX*, Buenos Aires, Katz, 2010.
- **STABB MARTIN S.**, *América Latina en busca de una identidad. Modelos del ensayo ideológico hispanoamericano*, Caracas, Monte Ávila, 1969.
- **GEUG y COTIDIANO MUJER**, *¿Qué ves... qué ves cuando me ves? Juventud e integración sudamericana : caracterización de situaciones tipo y organizaciones juveniles en Uruguay*. Informe Nacional de Uruguay, Montevideo, 2007.
- **GOULDNER Alvin W.**, *The Future of Intellectuals and the Rise of the New Class*, New York, The Seabury Press, 1979.
- **GARCÉ Adolfo**, « Tres fases de la relación entre intelectuales y poder en Uruguay (1830-1985) », in **Gustavo DE ARMAS y Adolfo GARCÉ**, *Técnicos y política. Saber y poder : encuentros y desencuentros en el Uruguay contemporáneo*, Montevideo, Trilce, 2000.
- **LARROCA Oscar**, *...Luego existen. Trece intelectuales uruguayos de hoy*, Montevideo, Cisplatina, 2013.
- **PAVÓN Héctor**, « Argentina : el regreso de los intelectuales públicos », *Nueva Sociedad* n° 245, 2013a, p. 149-162.
- **PAVÓN Héctor**, *Los intelectuales y la política en Argentina. El combate por las ideas 1983-2012*, Buenos Aires, Debate, 2013b.
- **PINO Mirian**, « El semanario Marcha de Uruguay : una genealogía de la crítica de la cultura en América Latina », *Revista de crítica literaria latinoamericana*, año XVIII, n° 56, p. 141-156, 2002.
- **RAMBACH Anne et Marine**, *Les nouveaux intellos précaires*, Stock, Paris, 2009.
- **RAMA Angel**, *La crítica de la cultura en América Latina*, Caracas, Biblioteca Ayacucho, 1985.
- **RAMA Angel**, *La ciudad letrada*, Montevideo, Arca, 1998.
- **RUFFINELLI José**, « Ángel Rama, "Marcha" y la crítica literaria latinoamericana en los 60s », *Scriptura*, n° 8-9, [exemplaire dédié à : *De Hispanoamérica*], p. 119-128, 1992.
- **SIRINELLI Jean François**, *Intellectuels et passions françaises*, Paris, Fayard, 1990.
- **STABB M. S.**, *América Latina en busca de una identidad. Modelos del ensayo ideológico hispanoamericano*, Caracas, Monte Ávila, 1969.
- **SZELENYI Ivan**, « The Prospects and Limits of the East European New Class Project—an Auto-Critical Reflexion on The Intellectuals on the Road to Class Power », *Politics and Society* 15, n° 2, p. 103-141, 1986-1987.

- **ZANG Xiaowei**, *Elite dualism and leadership selection in China*, London, Routledge, 2004.

AUTRES SOURCES

ARTICLES DE JOURNAUX

- **ÁLVAREZ Pablo**, «Cultura un derecho de todos», *La República*, 22 de enero del 2014.
- **LARRE Borges, ANA Inés**, «Intelectuales on line, crónica provisoria», hebdomadaire *Brecha*, 16 août 2013.
- **MARCHESI Aldo**, «Mujica, el intelectual», *La Diaria*, 12 de noviembre 2013
- **MOREIRA Constanza**, «El retorno de la ciencia práctica», hebdomadaire *Brecha*, 13 août 2013
- **PLATERO Soledad**, «Las buenas intenciones», *Caras y Caretas*, 18 novembre 2013.
- **QUIRING Deborah**, «Generando chispas: Entrevista a Gabriel Delacoste y

Agustín Acevedo Kanopa», *La Diaria*, 17 juin 2013.

- **RICHERO Sofi**, «¿Qué es esa cosa? El «intelectual» hoy», *Semanario Brecha*, 16 août 2013.
- **REVISTA Fósforo**, «Crear el corte otra vez: entrevista a Sandino Nuñez», publié le 31/05/2013, consulté le 26 avril 2014.
- **SANCHIS Ramiro**, «Una palabra vale un millón de imágenes: Entrevista a Amir Hamed», *La Diaria*, 13 juin 2013.

DISCOURS DU PRÉSIDENT JOSÉ MUJICA

- **José MUJICA**, Discours prononcé au Palais de justice, le 29 avril 2009.
- **José MUJICA**, émission radiophonique, M24, le 8 novembre 2013. Enregistrement entier à télécharger à l'adresse suivante <http://www.presidencia.gub.uy/sala-de-medios/audios/audicion-11-08-2013>.

RÉSUMÉ/RESUMEN/ABSTRACT

Le débat sur le rôle des intellectuels dans la vie sociale et politique des nations a de nouveau émergé ces dernières années, dans les pays du Cône Sud de l'Amérique latine – l'Argentine, le Chili et l'Uruguay. Débat très présent tant dans les projets modernisateurs des premières décennies du xx^e siècle que dans la pensée d'avant-garde des années 1950 et 1960, le débat semble être reparu aujourd'hui au sein des gouvernements de centre-gauche. Quelle est l'actualité de la catégorie des intellectuels ? Quel est son rôle dans l'espace public ? Quelles sont les principales questions que se posent eux-mêmes les représentants de l'intellectualité latino-américaine ? Dans l'Uruguay gouverné par le *Frente Amplio*, le débat s'est manifesté dans l'opinion publique à partir des confrontations médiatiques entre le président José Mujica et certains intellectuels uruguayens. Explorer les termes de cette confrontation dans une

clé socio-historique, nous permet de réviser la notion d'intellectuels et son usage dans cette région du continent ainsi que d'analyser ses nouvelles formes dans l'Uruguay contemporain.

¿QUIÉNES SON LAS CABEZAS PENSANTES EN EL URUGUAY CONTEMPORÁNEO? CULTURA E INTELLECTUALES FRENTE A UN GOBIERNO DE IZQUIERDA

En los últimos años, los países del Cono Sur de América Latina –Argentina, Chile y Uruguay–, han visto resurgir el debate en torno al rol que los intelectuales deben tener en la vida social y política de las Naciones. Debate álgido tanto en los impulsos modernizadores de los albores del siglo XX como en las vanguardias políticas de izquierda de los años 1950 y 1960, reaparece hoy en la vida pública de los países del Cono Sur de América Latina. Qué vigencia tiene la categoría de *intelectual* y cuál es su función en el espacio público son alguna de las preguntas que se formulan, los propios representantes de la intelectualidad



QUI SONT LES « TÊTES PENSANTES » DANS L'URUGUAY CONTEMPORAIN ?
CULTURE ET INTELLECTUELS FACE AU GOUVERNEMENT DE GAUCHE

latinoamericana. En Uruguay el debate se instala en la opinión pública a partir de una serie de desencuentros mediáticos entre el presidente de la República José Mujica y algunos intelectuales uruguayos. Explorar los argumentos de dicha confrontación nos permite revisar la noción de intelectuales tal cómo ha sido entendida en esta parte del continente y analizar la vigencia de una categoría tal para designar a un actor social activo en el Uruguay contemporáneo.

WHO ARE THE GREATEST MINDS IN CONTEMPORARY URUGUAY ? CULTURE AND INTELLECTUALS IN FRONT OF A LEFT GOVERNMENT

In recent years, Latin America Southern Cone—Argentina, Chile and Uruguay—has seen a resurgence of debate on the

role that intellectuals should play in their nations' social and political life. This is a central debate in early twentieth century's modernizing impulses as well as in the 1950s and 1960s left political *avant-gardes*, which reappears today in the public sphere. Today's Latin American intellectuals ask themselves which is their influence and specific role in their countries. In Uruguay the debate is installed after a series of media disagreements between President José Mujica and some Uruguayan intellectuals. Exploring this confrontation allows us to review how the notion of intellectuals has been understood in this continent and analyze their validity to designate an active social actor in contemporary Uruguay.

Article reçu le 13/01/2014, article accepté le 09/04/2014

• MOTS CLÉS

- Uruguay
- *Frente Amplio*
- intelectuales
- élites culturelles
- politique

PALABRAS CLAVES

- Uruguay
- Frente Amplio
- intelectuales
- élites culturales
- política

KEYWORDS

- Uruguay
- Frente Amplio
- intellectual
- cultural elites
- policy